

Les estampages chinois de l'Institut des hautes études chinoises du Collège de France

L'intérêt pour les stèles et les inscriptions anciennes remonte à une période très lointaine en Chine. Il se caractérise d'abord par la copie des inscriptions sur pierre, puis par la reproduction mécanique des inscriptions de stèles. Des recueils de copie sont présents aux V^e-VI^e siècles dans la bibliothèque impériale, exemple de cette passion naissante. Mais c'est surtout la technique de l'estampage qui a permis de développer la diffusion des textes, puis des images gravées sur pierre ou sur d'autres matériaux. Le procédé est subtil mais techniquement assez simple dans son principe. Il consiste à étaler une feuille de papier à la surface de la pierre dont on veut reproduire l'inscription ou la figure gravée et de la faire adhérer en l'humidifiant afin que le papier s'enfonce dans les creux de la pierre. Une fois sec, le papier est encre à l'aide d'un tampon enduit d'une encre peu liquide. Celle-ci noircit le papier sauf à l'endroit des creux. On détache ensuite la feuille de la pierre sur laquelle l'inscription ou la figure apparaît en blanc sur fond noir. Si la stèle est très grande, on emploie plusieurs feuilles que l'on raboute ensuite. Ce procédé, qui a connu des variantes, remonte probablement au V^e siècle, mais les plus anciens estampages qui nous sont parvenus, retrouvés à Dunhuang, dans la province du Gansu, ne datent que du VII^e et du VIII^e siècles.

C'est surtout à partir du XI^e siècle que l'épigraphie devient une véritable discipline, à laquelle s'intéressent la plupart des lettrés qui se mettent à collectionner des estampages comme ils collectionnent des livres ou des peintures. À ce moment sont définis l'étendue et les objectifs de l'épigraphie qui sert notamment à corriger les histoires officielles et à développer l'étude des écritures anciennes dans un contexte où le rôle de l'écriture et de l'écrit est absolument primordial et où la calligraphie est érigée en un art majeur d'un rang égal à celui de la peinture. Sous la dynastie des Song (960-1279), nombreux sont les spécialistes et les ouvrages consacrés à tout ou partie de cette nouvelle discipline qui voisine avec l'antiquariat des collectionneurs d'objets d'art. Car l'épigraphie, dénommée *jīnshìxué*, « étude des inscriptions sur métal et sur pierre », concerne désormais une grande variété de supports et une grande diversité de contenu. Ce sont d'abord les inscriptions des vases de bronze de l'antiquité, de la dynastie Zhou (env. 1050-256 avant l'ère chrétienne), mais bientôt également les autres inscriptions sur métal : monnaies, épées et armes diverses, miroirs, cloches et instruments de musique, instruments de mesure. Pour la pierre, ce

sont avant tout les stèles funéraires et les épitaphes à couvercle déposées dans les tombes, et aussi les inscriptions des stūpa, les bannières de pierre, les inscriptions votives sur rochers ou sur stèles, les piliers d'enceintes funéraires, les inscriptions rupestres, les contrats d'achat de terrain funéraire, les livres gravés sur pierre, comme les Classiques confucéens ou le canon bouddhique, plus tard les modèles de calligraphie, enfin les reproductions de peintures et les cartes gravées sur pierre. Les épitaphes ont fait l'objet d'études extraordinairement développées, autant pour leur contenu que pour l'écriture puisqu'elles constituaient souvent les seules traces laissées par de grands calligraphes. Quant aux textes canoniques, on peut dire que le canon confucéen et le canon bouddhique furent l'objet d'entreprises de gravure gigantesques. Dans les deux cas, les objectifs ne furent pas toujours d'accroître la diffusion des textes. Pour le canon confucéen, il s'agissait d'abord de fixer les paroles des sages pour toujours plutôt que de permettre leur diffusion. Pour le canon bouddhique, il s'agissait, si l'on prend l'exemple des pierres de Fangshan, près de Pékin, de répondre à un vœu, celui de garder solidement les paroles du Buddha en les gravant dans la pierre en des temps troublés que l'on croyait annoncer un déclin définitif de la loi bouddhique. Ce vœu commença d'être réalisé au VI^e siècle, mais c'est surtout sous la dynastie Liao, au XI^e siècle, que fut entreprise et achevée la gravure intégrale du canon de plus de 5000 chapitres. Les pierres furent enterrées au monastère Yunju, près de Fangshan (municipalité de Pékin), et redécouvertes seulement au XX^e siècle. Pour les protéger des dommages des temps modernes, elles furent réenterrées en 1999, le 9^e jour du 9^e mois à 9 heures 9 minutes.

Les études épigraphiques se sont en outre élargies à d'autres matériaux que le métal et la pierre, à savoir aux inscriptions sur jade, sur tuiles et sur briques, sur les os et les carapaces de tortues divinatoires, etc. Tout cela s'est traduit par une littérature tout à fait considérable, les ouvrages se comptant par centaines, catalogues de collections privées, ouvrages spécialisés, etc.

Le fonds d'estampages de l'Institut des Hautes Études Chinoises (IHEC) du Collège de France est plutôt riche, puisqu'il a donné lieu à près plus de 1350 notices, ce qui en fait l'un des plus importants parmi les fonds d'estampages chinois conservés en Europe. Il est plus important en nombre que ceux de la Société asiatique et du musée Guimet. Seul, celui de la Bibliothèque nationale de France, qui encore mal connu et peu accessible, est plus grand. Aucune autre collection des bibliothèques et musées européens n'y est comparable. À la base de la collection de l'Institut des hautes études chinoises se trouve un ensemble substantiel de près de 600 épitaphes, dont un bon nombre a conservé le couvercle des pierres funéraires. Cette série paraît avoir été acquise par Robert des Rotours (1891-1980) au musée de Kaifeng, lors d'un voyage en 1933. Ce dernier, qui administra l'Institut des Hautes Études Chinoises de 1945 à 1959, n'étudia lui-même que trois de ces épitaphes, concernant un lettré célèbre des Tang,

Cui Mian (673-739), son épouse et son fils (*Les inscriptions funéraires de Ts'ouei Mien, de sa femme et de Ts'ouei Yeou-fou*, Paris, EFEO, 1975). Trois cent quatre-vingt huit de ces épitaphes furent reproduites et brièvement analysées par Jao Tsung-i alors qu'il était membre de l'École française d'Extrême-Orient en 1976 (*Inscriptions tombales des dynasties T'ang et Song, d'après le fonds d'inscriptions possédées par l'École française d'Extrême-Orient* [sic], Paris, EFEO, Hong Kong, Chinese University Press, 1981). La proximité des bibliothèques de l'EFEO et de l'IHEC, installées alors dans le même bâtiment, avenue du Président Wilson, fit croire à tort à l'auteur que la collection d'épitaphes appartenait à l'EFEO. On estima en outre que ces estampages avaient été levés ou acquis par Maurice Courant (1865-1935). Il existe bien dans cette collection des pièces venant du fondateur des études coréennes en France, Maurice Courant, mais il s'agit probablement des estampages de stèles se trouvant sur le territoire de l'actuelle Corée ou encore du pays mandchou, avec des inscriptions datant de la période précédant la conquête de la Chine des Ming au milieu du XVII^e siècle, ainsi que d'une série d'estampages de fragments de tuiles ou de briques décorées trouvés eux aussi en Corée.

L'origine de la plupart des autres estampages est inconnue. On trouve dans ce fonds une série en 5 *juan* du *Qingfen ge Mi tie*, une anthologie de spécimens calligraphiques de la main du fameux calligraphe, peintre et poète, Mi Fu (1051-1107), achevée de graver en 1774. Il est possible que cette série ait été donnée par Nicole Nicolas-Vandier, historienne de l'art chinois, professeure à l'École nationale des Langues orientales vivantes, qui a consacré une œuvre importante à ce grand calligraphe. Cet ensemble de 277 feuilles séparées était en complet désordre et il a fallu pas moins de quatre vérificateurs pour les confronter aux deux collections qui se trouvent conservées au musée de l'Ancien Palais à Pékin (collections elles-mêmes dans un ordonnancement parfois approximatif) afin de parvenir à une succession à peu près cohérente. D'autres ensembles, plus ou moins importants, regroupent des stèles funéraires de la dynastie des Han ou bien des briques datant de la même dynastie venant de la région de Kaifeng. Un groupe d'estampages est constitué par des figures du tombeau du général Huo Qubing (mort en 117 avant J. C.) à Xingping, près de Xi'an. Si les dalles imagées du Wu Liang ci et du Xiaotang shan, étudiées notamment par Chavannes, sont peu nombreuses, contrairement à beaucoup d'autres collections européennes, le fonds de l'IHEC comprend plusieurs pierres originaires du Shandong et semblables à celles reproduites par le Centre franco-chinois d'études sinologiques de Pékin, dans les deux volumes du *Corpus des pierres sculptées Han* (Pékin, Centre d'études sinologiques de l'Université de Paris, 1950-1951). Le fait que la collection d'ouvrages chinois du Centre d'études sinologiques ait été intégrée à celle de l'IHEC, après la fermeture du Centre au début des années 1950, laisse suggérer que, parmi le millier d'estampages que possédait cet établissement, un certain nombre ont pu y être joints. On notera encore, dans le fonds de l'IHEC, plusieurs estampages provenant des monuments du Taishan au Shandong, qui commémorent des constructions. Enfin, plus de 150 estampages de vases

en bronze ou d'inscriptions sur vases de bronze, datant surtout de la dynastie Zhou, ont été acquis au musée de l'Ancien Palais à Pékin avant le départ d'une partie des collections pour Taiwan en 1947. Les langues ou écritures non chinoises sont peu représentées dans ce fonds : mandchou, mongol, tangout, *mythen*, sanscrit ou tibétain, sauf par quelques estampages achetés à Pékin vers 1950 par Louis Hambis, qui était alors responsable du Centre franco-chinois.

L'inventaire des estampages chinois de l'IHEC, qui ont été enregistrés seulement à la fin des années 1990, a produit 1481 numéros. Les travaux de catalogage ont permis de regrouper des doubles qui avaient été séparés, notamment d'estampages d'épithètes, probablement au moment où le professeur Rao les a examinés. Telle est la raison principale de l'absence de pièces entre les numéros 635 et 699 ainsi qu'entre les numéros 701 et 1044 et d'autres fractures moins étendues.

Un catalogue de cette collection a été rédigé par Richard Schneider et Jean-Pierre Drège, auxquels se sont associés Michela Bussotti (qui a dressé un premier inventaire et a traité les estampages figurés des Han) et Olivier Venture (pour les bronzes), ainsi que la regrettée Yeung Ying-wei et Barbara Bonazzi et, de manière ponctuelle, Frédéric Devienne, Shang Deli, Anne-Lise Palidoni, Pierre-Henri Durand, Alain Thote et Véronique Berthelot. Shi Anchang a également contribué à résoudre plusieurs questions difficiles, en particulier pour la remise en ordre du *Qingfen ge Mi tie*, avec le concours de ses collègues du musée de l'Ancien Palais. Une première version du catalogue, largement subventionné par la Chiang Ching-kuo Foundation for Scholarly Exchange a été rédigée au début des années 2000 et a été publiée par l'IHEC sous forme de cédérom en 2005. Les transformations rapides des techniques informatiques ont rendu cette version rapidement illisible. Toutefois les données ont pu être conservées. Depuis, elles ont fait l'objet d'une révision par J.-P. Drège en vue d'une publication en chinois. Surtout, près d'une centaine d'estampages ont été retrouvés, dont ceux légués par Mme Veuve Hambis, c'est donc près d'une centaine de titres qui sont venus s'ajouter à ce fonds. L'ensemble de la collection a été à nouveau photographié dans de bien meilleures conditions, avec le soutien de la fondation de l'Orangerie.

Jean-Pierre Drège, directeur d'études émérite à l'École pratique des hautes études